

№ 0022

A Monsieur Gerold Meyer & Renouau.
De la part de l'Auteur.

✓ Nekr G 22

BIOGRAPHIE
DE
R. GLOUTZ-BLOZHEIM;
PAR
✓
CHARLES MONNARD.



WOLF G. 12

PROGRAPHIE

ST. GEORGE'S-BLOOMFIELD

CHARLES H. HARRIS

BIOGRAPHIE

DE

ROBERT GLOUTZ - BLOZHEIM.

La famille Gloutz est fort répandue dans le canton de Soleure ; on trouve ce nom dans presque tous les villages de la préfecture de Kriegstetten ; de l'un des plus petits de ces villages, de Dérendingen, sortit, raconte-t-on, le premier Gloutz, que notre historien appelle le père de la famille¹ ; il s'établit à Soleure. Conrad était son nom de baptême ; il le transmet à son fils. Celui-ci fut élu par sa tribu, celle des Cordonniers, au Grand-Conseil en 1504 et au Petit-Conseil en 1506, car l'aristocratie des familles privilégiées n'existait pas encore dans ce temps-là. Partisan zélé de la réformation et un des chefs des réformés de Soleure, il prit leur défense dans le Petit-Conseil en 1533, alors que la guerre civile éclatait et que le parti réformé venait de quitter la ville². La paix ayant été rétablie à l'avantage des catholiques, cet homme se soumit à l'ancienne croyance, sans doute dans l'intérêt de la concorde.

L'histoire et les rapports des diverses branches de la famille ne sauraient intéresser les lecteurs qui désirent avant tout de connaître la vie et l'âme de l'écrivain qui leur est présenté pour la première fois dans notre langue. Quelques mots indispensables pourtant. En 1681, Urs Gloutz acheta le château de *Blozheim*, en Alsace, avec sa juridiction. Le

¹ Chap. II, note 313.

² *Darstellung des Versuches die Reformation in Solothurn einzuführen*, von R. Glutz-Blozheim. *Voy. Schweizer. Museum*, Vtes Heft. S. 801, und 810.

20 octobre de la même année, il eut l'honneur d'offrir un dîner splendide à Louis XIV, qui parcourait l'Alsace avec le dauphin et une suite nombreuse; en mémoire de cette action, jugée digne d'une récompense royale, des lettres patentes du roi du 11 avril 1687 le naturalisèrent Français et lui octroyèrent les droits et les prérogatives de la noblesse française. Après une possession d'à peine quarante ans, les fils d'Urs Gloutz revendirent le château de Blozheim; toutefois par une vanité commune non seulement dans les anciennes villes aristocratiques, mais dans des villes d'un esprit plus moderne et même au village, ils conservèrent et propagèrent dans leur famille le souvenir de leur possession seigneuriale, et se signèrent *Gloutz de Blozheim*. De cette branche de la famille descend l'historien. Il rejeta républicainement le *de* concédé par un roi absolu, mais garda l'adjonction de Blozheim, ornement de son nom ou signe distinctif de sa descendance.

Urs-Robert-Joseph-Félix Gloutz de Blozheim, qui de ses quatre prénoms ne signa jamais que celui de Robert, naquit à Soleure le 30 janvier 1786³. Son père Urs-Joseph-Nicolas-Aloys Gloutz passa une partie de sa jeunesse au service de Sardaigne, en qualité de lieutenant. De retour dans sa patrie, il fut nommé député au Grand-Conseil en 1773. Six ans plus tard, la tribu des Tailleurs, dont il s'était fait recevoir membre, l'élut au Petit-Conseil. L'habitude qui s'était introduite que des personnes de la même famille se fissent admettre dans des tribus différentes avait développé et consolidé l'aristocratie de famille. En 1786, l'année même de la naissance d'un fils qui devait écrire dans un sens si opposé, Urs Gloutz devint Procureur de la commune de la ville de Soleure (*Gemeinmann*); on choisissait toujours le chef et le représentant de cette importante commune parmi les membres du gouvernement, autre combinaison puissam-

³ *Solothurnisches Wochenblatt*, vom 25 Avril 1818; S. 150-153.

ment aristocratique. Il garda cette charge jusqu'à la révolution de 1798. Sa modération et sa prudence pendant cette crise lui valurent en 1802 d'être nommé membre du gouvernement helvétique, siégeant alors à Berne, et dont il se retira sans bruit pendant l'orage qui éclata dans l'automne de cette année; c'est de lui que Rengger, ancien ministre de la république helvétique, parle dans un de ses écrits¹. Le père de Robert Gloutz était un homme solidement instruit, loyal et généralement estimé, mais fortement attaché aux vieilles idées et aux prérogatives. Sa mère, de la famille Sury, femme tranquille et religieuse, mourut vers 1799 ou 1800. Il était né de ce mariage trois fils, dont Robert était l'aîné, et quatre filles.

Au temps de l'enfance et de la jeunesse de Gloutz, Soleure possédait un collège divisé en gymnase et en lycée; le système des classes y dominait en plein; chaque classe avait un maître qui enseignait tout, latin, histoire, calcul, mathématiques, langue allemande, histoire naturelle, géographie; mais les autres sciences, traitées superficiellement, se subordonnaient au latin, seul objet estimé important; il n'était pas question alors de l'enseignement du grec. Depuis l'entrée des Français en Suisse en 1798, on dota le collège d'un maître spécial de langue française. Cette instruction collégiale, si faiblement organisée, souffrit souvent des dérangemens et des interruptions pendant les troubles intérieurs et les événemens extérieurs de cette période. Robert Gloutz, entré au collège au mois d'octobre 1797, entendit pendant trois ans, dans plusieurs classes consécutives, un seul et même maître, homme bon et appliqué à son devoir, mais de peu de talent, d'une culture scientifique très-imparfaite, et médiocre même dans sa partie essentielle, la philologie latine. On n'enseignait ni la géographie ni l'histoire

¹ Rengger's *Kleine Schriften*, herausgegeben von Prof. Dr Kortüm, Bern. 1838. S. 106.

anciennes, auxiliaires indispensables pour l'intelligence des classiques ; l'étude de la littérature romaine ne consistait que dans une traduction sèche et maigre. Gloutz obtint dans toutes les classes de bonnes notes et un des premiers rangs ; mais ce genre de succès ne donne pas le feu sacré.

Souvent pour révéler à lui-même un talent qui s'ignore, ou pour inspirer à une âme novice mais généreuse de nature, l'enthousiasme de l'étude, il ne faut que les leçons, les conseils ou quelques paroles encourageantes d'un de ces hommes obscurément dévoués à l'instruction dans l'ombre d'une classe, qui, oubliés par la renommée, sèment dans de jeunes vies les germes de la gloire, et inconnus créent des orateurs, des poètes, des historiens, des hommes d'État. Mais, s'ils meurent inaperçus du monde, leur mémoire vit dans la reconnaissance de disciples illustres ou du moins honorés. Un homme de cette espèce apparut dans le collège de Soleure et n'y resta qu'une année, depuis l'automne 1801 jusqu'à l'automne 1802 ; c'était un ci-devant religieux du couvent de Bellelay, nommé le P. Pacifique Migy, natif de Porrentruy. Pendant la révolution française il avait passé quelques années dans l'émigration en Allemagne, d'où il vint à Soleure. On lui confia la classe de rhétorique et de poésie au moment où Robert Gloutz venait d'y être promu ; cet homme expliquait Horace, Virgile, les harangues de Cicéron avec esprit et avec goût, animait ses disciples au travail et leur donnait des directions pour leurs études domestiques. Gloutz conserva jusqu'à sa fin le souvenir de l'année qu'il avait passée sous les soins du P. Pacifique^b, et il ne parla jamais de ce maître qu'avec respect et gratitude. Il s'efforça dès lors de combler par des travaux domestiques les lacunes de sa première instruction, mais il se ressentit

^b Le P. Pacifique Migy remplit de 1804 à 1808 les fonctions du curé catholique de Berne ; il mourut en 1814, curé de Porrentruy, victime de la fièvre nerveuse apportée par les armées alliées, et martyr de son devoir.

toute sa vie de l'imperfection de ses études préparatoires; la conscience de ce défaut se réveilla surtout lorsqu'à l'université il put se comparer avec des condisciples élevés dans la forte discipline classique des gymnases allemands. Que de fois on l'a entendu gémir de son incapacité de lire dans la langue originale les grands écrivains de la Grèce et surtout Thucydide, pour lequel son estime allait jusqu'à la vénération !

Gloutz continua ses études au collège de Soleure jusqu'au mois d'août 1804. Jugé suffisamment préparé, il partit au mois d'octobre suivant, pour étudier le droit à l'université de Landshout, en Bavière, sous des professeurs dont plusieurs étaient célèbres comme écrivains, Gœnner, Feuerbach, Hufeland. Il suivit régulièrement leurs leçons instructives et pleines de vie; néanmoins le droit ne put le captiver : son goût l'entraînait vers les études historiques; elles s'emparèrent de toute son âme, lorsqu'il entendit les leçons d'un professeur appelé de Jéna et arrivé à Landshout le même mois et presque le même jour que lui : c'était *Charles-Guillaume-Frédéric Breyer*, cousin-germain du célèbre philosophe Schelling. Entièrement voué à la science de l'histoire, auteur estimé de plusieurs ouvrages et surtout d'un *Plan d'une histoire universelle*, Breyer, comme professeur, captivait la jeunesse par la solidité de l'enseignement, la clarté de l'exposition et l'agrément de la parole. Quand il développait quelque fait important, tout son être s'animait, son imagination s'enflammait, sa voix sonore pénétrait dans les âmes, et un religieux silence régnait parmi ses deux cents auditeurs. Il racontait avec prédilection les fastes de la Suisse. La peinture de l'origine de la Confédération et des batailles de Morgarten, de Sempach, de St.-Jacques, produisait une impression ineffaçable. Les jeunes Suisses qui l'entendaient s'enthousiasmaient pour l'étude de leur histoire nationale; plusieurs sont dès lors demeurés fidèles à ce patriotisme scientifique, même au milieu d'autres occupations. Breyer fut un des admira-

teurs les plus chauds de Jean de Muller ; on le voit par les lettres qu'il lui adressa, et qu'a publiées M. *Maurer-Constant*, professeur et bibliothécaire à Schaffhouse, dans le troisième volume des *Lettres à Jean de Muller*, p. 319-390⁶. Breyer communiquait à tous les jeunes gens, mais aux Suisses principalement, son amour pour Jean de Muller et pour l'histoire de la Suisse. Ce fut lui qui éveilla chez Gloutz-Blotzheim le goût de cette étude nationale, et qui le rendit capable de continuer le monument élevé à la Confédération.

Robert Gloutz s'attacha de cœur et d'âme à cet homme ; il le visitait fréquemment, et dès 1805, il étudia nuit et jour, sous sa direction, les écrits de notre historien national. Le quatrième tome de l'*Histoire de la Confédération suisse*⁷ parut pendant l'été de 1805, avec sa préface si haute de pensée, si chaleureuse de sentiment. Muller avait lui-même adressé, de Berlin, ce volume à Breyer, qui lui répondit, le 8 juillet : « Cette préface a profondément ému un brave jeune
 » homme, votre compatriote, Gloutz de Soleure ; vous êtes
 » son amour et son orgueil ; il possède, lit, dévore et relit
 » tous vos ouvrages ; parler de vous est pour lui et pour moi
 » un plaisir intime. Plus libre que moi, il est déjà plus avancé
 » dans la lecture de ce quatrième volume, aussi vient-il de
 » temps en temps m'en faire des récits. Gloutz, cet excellent
 » jeune Suisse, qui fait ici ses études de droit et suit sans in-
 » terruption mes leçons d'histoire depuis que je suis à Lands-
 » hout, me prie de vous offrir l'hommage de son affection et
 » de son profond respect⁸. » Ce fut Gloutz qui conçut, avec cinq autres Suisses, ses condisciples, l'idée de publier à part et de répandre en Suisse cette préface qui l'avait si fortement

⁶ *Briefe an Johann von Müller*; herausgegeben von Maurer-Constant, Bibliothekar zu Schaffhausen. Schaffh. 1839-1840 ; Hurtersche Buchhandlung.

⁷ Nos tomes VI et VII.

⁸ *Briefe an Joh. v. Müller*, III^e B^d, S. 369.

ému ; de sa plume est sorti l'avant-propos placé en tête de cette publication , dont nous avons fait mention dans la *Bio-graphie de Jean de Muller* ⁹. Muller lui fit parvenir les remerciemens les mieux sentis, par l'intermédiaire de son correspondant.

Suivant un usage assez général parmi la jeunesse des universités , Gloutz fit un voyage à Vienne pendant les vacances d'automne de 1805, et ne parvint qu'avec peine par Prague à Dresde et à Leipsic, où il fit quelque séjour. Il traversa Weimar. Arrivé à Würzburg, il y continua ses études universitaires pendant le semestre d'hiver ¹⁰, infidèle au droit, fidèle à l'histoire. De retour à Landshout au commencement d'avril 1806 , il y suivit des cours durant le semestre d'été.

Pendant son séjour à cette université Gloutz allait de temps en temps à Munich , qui n'en est éloigné que d'une journée. Là , il se lia d'amitié avec l'historien *Pierre Philippe Wolf*, auteur d'un assez grand nombre d'ouvrages dont plusieurs se rapportent à l'histoire de la religion et de l'Église. La singulière fusion de l'illuminisme et du rationalisme , qu'on retrouve dans tous ses écrits , ne laissa pas d'exercer quelque influence sur l'âme de son jeune ami , qui toutefois n'épousa pas définitivement ni aveuglément ses doctrines ; la manière de concevoir l'art historique forme un point de ressemblance plus réel entre ces deux historiens.

Gloutz rentra dans sa patrie au mois de septembre 1806. Invité à compléter ses études à l'université de Paris , il résista aux sollicitations de son père et aux attrait d'un tel séjour , par un attachement trop exclusif pour l'Allemagne , patrie adoptive de son intelligence : travers déplorable dans un historien surtout , dont la première fonction est de voir et de comparer le plus de faits humains et sociaux que possible ! Gloutz avait appris le français dès sa première jeunesse au collège , sous un

⁹ Page CLXXXI.

¹⁰ *Solothurnisches Wochenblatt*.

maître habile et savant, le P. Voissard, de Porrentruy, ex-jésuite ; sans parler cette langue couramment ni correctement, il lisait tous les auteurs avec facilité. Les frères Schlegel avaient mis à la mode en Allemagne le dédain pour la littérature française : Gloutz le partagea ; cependant les *Observations de Mably sur l'histoire de la Grèce*, les *Pensées de Pascal* et l'*Esprit des lois* obtenaient grâce au tribunal du jeune Suisse germanisé. Il demeura donc dans sa patrie, où son activité merveilleuse sut se créer en peu de temps plus d'une sphère. Il fonda, dès 1807, la *Société littéraire* de sa ville natale. L'année suivante, il entreprit de mettre en ordre la *bibliothèque de la ville*, composée de dons faits pendant trois siècles, amas confus de livres entassés. Il en rédigea le catalogue, obtint de la bourse de la ville une contribution annuelle pour acheter de nouveaux ouvrages, et remplit gratuitement les fonctions de bibliothécaire tant qu'il habita Soleure. Ainsi la bibliothèque dut à sa sollicitude une meilleure administration.

Peu de temps après son retour, il forma des relations avec M. l'avoyer de Müllinen de Berne, dont l'ample collection de chartes et d'autres documens historiques lui fut d'un grand secours. Gloutz conçut, dans ses entretiens avec ce magistrat et avec d'autres hommes voués au même genre de recherches, l'idée de créer une *société suisse pour les investigations historiques*. Elle naquit, et nous possédons un monument de son existence dans les neuf volumes du *Geschichtsforscher* (Investigateur pour l'histoire). Cette société, plus encore bernoise que suisse, et dont l'horizon scientifique était trop borné, languit dans la suite pendant bien des années ; à la demande de la section bernoise, elle vient d'être reconstruite sur des bases plus larges et plus fédérales, le 30 septembre de cette année (1840), par les soins de son président, le vénérable M. Jean Gaspard Zellwèger, de Trogen, à qui la Suisse est redevable de tant d'autres services.

Gloutz commença ses recherches historiques dès l'année

1807. Il conçut l'idée d'un *Plutarque suisse*, qui se serait composé successivement des biographies des hommes les plus marquans par l'influence exercée sur leur époque. Il pensait débiter par la vie de Félix Hämmerlin (Malleolus), dont Muller a tracé en abrégé une image vivante⁴¹. Gloutz avait une prédilection bien naturelle pour cet homme de cœur et de tête, pour ce martyr de la vérité et de l'indépendance d'esprit. Il rassembla tous les matériaux qu'il put trouver et traça une première esquisse de sa vie; on la possède encore, mais la forme n'en est point due à la main d'un artiste. Ses investigations s'étaient étendues sur la vie d'autres hommes de cette trempe.

Le dessein d'écrire une *Histoire du canton de Soleure* occupa également sa pensée, comme il nous l'apprend au commencement de la préface de son *Histoire de la Confédération*; il abandonna bientôt ce projet, malgré les sollicitations éclairées de l'amitié. Mais il consentit en 1809 à se charger de la rédaction des *Petites affiches de Soleure, publiées par des amis de l'histoire nationale* (*Solothurnisches Wochenblatt*). Dans ce cadre littéraire, assurément le plus modeste, le futur historien raconta des biographies, des anecdotes, des événemens historiques, dans les pages blanches que laissaient les ventes à l'enchère, les subhastations, la taxe du pain et de la viande, les chiens perdus et les nourrices sans emploi. Les vexations d'une censure méticuleuse le dégoûtèrent de cette publication au bout de trente numéros; il abandonna la petite feuille à sa destinée, et ne la reprit qu'après deux ans, pendant lesquels elle subsista toujours; les événemens l'obligèrent de la quitter définitivement dans les premiers jours de janvier 1814. Un de ses successeurs dans cette rédaction, le conseiller d'État Lüthi, déposa dans ces feuilles tout un trésor de chartes et de

⁴¹ T, VI, p. 309-323. Tous les détails vraiment intéressans sur la vie de Hämmerlin ont été rassemblés dans le 1^{er} cahier de la *Bibliothèque helvétique* (*Helvetische Bibliothek*, Zurich, 1735, S. 1-107), publiée par Bodmer et Breitinger, les deux coryphées de la littérature suisse pendant la première moitié du xviii^e siècle.

documens historiques ; aussi la collection en est-elle fort recherchée et difficile à trouver complète.

Le magistrat que nous venons de nommer fut envoyé dans le canton d'Appenzell avec une mission fédérale, au mois de septembre 1809. Gloutz l'accompagna. En passant à Zurich, il fit la connaissance d'un ami de Muller, J. H. Füssli. Ce savant lui suggéra peut-être la première idée de continuer l'œuvre que la mort récente de Muller laissait inachevée, ou du moins il lui donna le premier encouragement. Gloutz ne forma la résolution définitive d'entreprendre ce travail qu'en l'an 1811. En juin 1812, il fit voir à un ami, comme échantillon de son ouvrage, l'histoire de la destruction du couvent bâti à Rorschach par l'abbé de St.-Gall. Son ami, digne en effet d'un tel nom, lui signala les imperfections de cet essai. Gloutz, docile à la critique, retravailla son tableau en entier. Les difficultés et les obstacles qu'il rencontrait, et dont il a parlé dans sa préface p. 1, lui firent plus d'une fois perdre courage et l'engagèrent presque à renoncer à l'œuvre commencée. Dès que son projet fut connu dans sa ville natale, il devint un objet de railleries, même pour des hommes qui se comptaient au nombre des plus éclairés. Les traits de ce genre transperçaient l'âme de Gloutz. Quelques hommes expient leur supériorité par trop de sensibilité aux persécutions abjectes de la jalousie.

Convient-il qu'un homme de lettres, un homme voué à la science prenne une part active aux affaires de son pays ? C'est une question tout ensemble de devoir et d'utilité. Ni la science ni les lettres ne dispensent des obligations du citoyen ; dans le conflit ou la combinaison des devoirs, c'en est un parfois que d'accepter les fonctions déléguées par la confiance publique. La science peut d'ailleurs non-seulement rendre des services dans les affaires de l'État, mais, à son tour, en recevoir ; du moins la science qui a pour objet l'étude des hommes individuels ou collectifs. Quelque séjour dans la région de la politique fournit d'excellens commentaires sur l'histoire du cœur humain

et sur l'histoire des peuples. Quoique plein de dévouement à la science et à l'œuvre de prédilection de sa pensée, Gloutz, en 1812, accepta sans hésiter sa nomination au grand conseil municipal (*grosser Stadtrath*), et celle de membre de la commission des écoles, dont son père était président.

Mais bientôt un rôle plus actif l'enleva momentanément à ses travaux studieux. Les événemens de la fin de 1813 et du commencement de 1814 l'entraînèrent au milieu de cette tempête qui finit par une contre-révolution. Robert Gloutz avait un cousin éloigné, *Charles Gloutz*, né en 1775. Lorsque la révolution helvétique éclata, celui-ci en épousa les principes avec ardeur; on ne lui épargna même pas le nom de jacobin. Il fut nommé *agent*, c'est-à-dire président de la municipalité de Soleure, sous la république helvétique; mais, bientôt las des affaires, il quitta Soleure et se rendit à Paris, où sa fortune assez considérable lui permit de faire de la dépense. Il passa de Paris à Bruxelles, puis, en 1806, à Strasbourg. Là, il entra en relation avec la cour de Bade, et surtout avec la comtesse douairière de Hochberg, mère du grand duc actuel. Cette cour lui assura la jouissance viagère du beau domaine seigneurial de Wachenhofen, près de Bade-Bade, où il vécut sur un grand pied. Amateur de littérature au point qu'à l'âge de cinquante ans il se mit à l'étude du grec, il s'était lié d'amitié intime avec son cousin; Robert le visita même dans sa terre. Au mois d'octobre 1813, après la bataille de Leipsic, Charles Gloutz vint à Soleure. Il y organisa un complot pour renverser l'acte de médiation et restaurer l'ancienne constitution soleuroise. Lui, le père de Robert, Robert lui-même et quelques autres, furent le noyau de la conjuration et du comité directeur. Dans la nuit du 7 au 8 janvier 1814, à minuit, les trois Gloutz, à la tête des autres conjurés, se rendirent à l'hôtel-de-ville et proclamèrent l'ancienne constitution. Ils eurent pour alliés naturels les aristocrates, dont un bon nombre siégeaient dans le gouvernement, et la grande majorité de la bourgeoisie citadine. La

contre-révolution accomplie, la tribu de Gloutz, celle des Tailleurs, le nomma au Grand-Conseil; son père entra dans le Petit-Conseil, son cousin devint secrétaire d'État.

Robert fut délégué avec deux autres membres du Grand-Conseil au quartier-général des alliés à Bâle, pour justifier un acte de violence dont on reconnut volontiers la légitimité. Il fut aussi chargé de la direction du commissariat des guerres, institué par le gouvernement soleurois pour surveiller les réquisitions de voitures et de vivres, les hôpitaux et tout ce qu'exigeait le passage des armées alliées. Son activité et son amour de l'ordre le qualifiaient pour cet office, dans lequel il rendit de grands services à son canton. Son cousin Charles Gloutz, plus ami encore d'une vie commode que des révolutions et des contre-révolutions, résigna ses fonctions au bout de quelques mois, et passa le reste de ses jours à Berne, où il vécut jusqu'au 24 mai 1837, animant la société par son amabilité, fournissant à la conversation des souvenirs et des saillies, et dinant avec esprit.

Ce que Robert Gloutz avait voulu, comme il s'en expliqua dans la suite auprès de ses amis, ce n'était pas le retour d'une aristocratie immobile, mais un gouvernement libéral en réalité, le gouvernement des hommes les plus éclairés de la ville et de la campagne. Les faits ne réalisèrent pas son attente; le repentir le saisit lorsqu'il vit « de vieux préjugés sortir de leur tombeau comme des ombres, et prendre place parmi les vivans, » ainsi qu'il s'exprime dans sa préface (p. 2), lorsqu'il reconnut qu'on dédaignait les leçons du « passé, et qu'on négligeait les avantages du présent » pour améliorer la chose publique. La nuit du 1^{er} au 2 juin 1814, les campagnards pénétrèrent dans la ville par-dessus les murs, renversèrent le gouvernement du 8 janvier et instituèrent un comité provisoire. Gloutz s'en réjouit. Cependant il n'avait rien su du mouvement concerté: ceux de ses anciens amis qui dirigèrent ce complot, MM. Munzinger, aujourd'hui président du gouvernement, et Amiet, aujourd'hui secrétaire d'État, se dé-

fiaient trop de lui depuis le 8 janvier, pour lui faire une confiance. Il n'en exprima pas moins ouvertement son approbation et sa joie ; il alla même, le 2 juin, à l'hôtel-de-ville, pour donner quelques conseils à ses amis et au comité provisoire. Le succès de cette émeute populaire ne fut pas long. L'aristocratie, soutenue par l'arrivée de troupes bernoises, reprit le dessus dès le 3 de juin. Gloutz fut arrêté avec quelques chefs du soulèvement, mais bientôt remis en liberté.

Dès lors, il ressentit une profonde aversion pour sa ville natale, et prit la résolution d'en sortir. Il mit ordre à ses affaires jusqu'à la fin de l'année, et s'établit à Zurich au commencement du mois de février 1815, dans le but de vivre uniquement pour ses travaux littéraires ; il y composa son volume d'histoire nationale, ayant à sa portée les archives les plus vastes de la Suisse ; mais elles n'étaient pas encore ordonnées avec autant de soin et d'intelligence qu'elles le sont aujourd'hui, grâce au savoir et à l'activité de M. *Gérolde Meyer de Knonau*, qui en a d'ailleurs facilité l'usage par de nombreux répertoires. Gloutz publia, de 1816 au commencement de 1818, son histoire et plusieurs petits écrits. Il se trouvait à Zurich dans son élément, dans l'atmosphère de la science. C'est avec raison qu'on a surnommé Zurich l'Athènes de la Suisse allemande : les sciences, la littérature et les beaux-arts prospèrent sur ce sol fécondé depuis des siècles par leur culture ; l'air qu'on y respire semble caresser mollement ces plantes délicates et fortes tout ensemble, et la considération publique entoure ceux qui se consacrent aux travaux de la pensée. De là vient que, dans tous les temps, Zurich a pu s'honorer de noms qu'honore l'Europe, et que toujours l'homme de lettres y a trouvé cette société de savans et de littérateurs célèbres, qui entretient la vie de l'âme et en double les forces. Parmi ceux que Gloutz visitait le plus souvent, nous nommerons *J. H. Füssli*, auquel Muller doit ses renseignemens sur l'histoire de Zurich, le conseiller *Paul Usteri*, publiciste, homme d'État, ami des lumières, qui a laissé une réputation

populaire; et, parmi ceux qui dévouent encore aujourd'hui à la science une vieillesse active, le docteur *Schinz*, célèbre naturaliste, que Gloutz visitait chaque soir exactement à la même heure, et le professeur *J. J. Hottinger*, destiné à être le second continuateur de Muller. Au milieu des douceurs de cette vie animée, Zurich devint pour Robert Gloutz une autre patrie; après trois ans, il ne s'en éloigna qu'avec tristesse.

La situation de fortune de notre historien était moins indépendante que quelques-uns de ses contemporains ne l'ont cru¹². Après la mort de son père, arrivée en 1816, son patrimoine pouvait suffire à son strict besoin, célibataire qu'il était; mais la plus grande partie de cette fortune médiocre était placée dans une fabrique soleuroise dont le crédit s'ébranlait déjà, et qui, peu d'années après la mort de Gloutz, fit une faillite désastreuse et ruina totalement plusieurs familles patriciennes. Le même coup était réservé à Gloutz: la main de la mort le détournait. Cependant il semblait pressentir la nécessité de gagner un jour sa subsistance. Répugnant à l'idée d'une fonction politique dans son canton, et n'y voyant pas s'ouvrir devant lui d'autre carrière, il tourna ses yeux vers l'Allemagne. La plupart des journaux littéraires de ce pays avaient fait l'accueil le plus flatteur à son volume d'histoire de la Confédération. On lui fit espérer une chaire de professeur d'histoire dans une université prussienne, notamment à celle de Breslaw. Bien qu'on ne lui eût pas donné d'assurance positive, il ne voulut du moins pas laisser échapper cette occasion par sa faute. Il revint une fois encore sa ville natale, ordonna ses affaires, déposa ses manuscrits et ses autres papiers dans les mains fidèles d'un ami, se procura des témoignages nécessaires pour s'établir dans un pays étranger, et fit ses derniers adieux à la Suisse. Il arriva à Munich le 30 janvier

¹² A la fin du discours prononcé en 1820 à la société helvétique par son président, le docteur *Schinz*. *Verhandlungen der helvetischen Gesellschaft*, u. s. w. Zurich, 1820, S. 59.

1818, trente-deuxième anniversaire de sa naissance. Breyer, son ancien professeur, le reçut à bras ouverts comme un hôte chéri. Gloutz comptait passer deux mois dans sa maison et partir au commencement d'avril pour Berlin. Il venait demander des conseils pour sa future carrière et une sorte d'initiation : c'était recueillir les fruits de l'expérience, sans courir de périls ; Breyer en ouvrit amicalement le trésor à son fidèle disciple. La société de cet homme distingué et du noble philosophe Jacobi lui fit couler des jours pleins de charme dans un commerce d'instruction, de pensées élevées et de sentimens affectueux. Mais déjà une destinée cruelle planait sur la maison de Breyer. Heureux époux, heureux père d'un fils et d'une fille, Breyer se préparait à célébrer une fête de famille ; il voulut jusque là terminer une nouvelle édition de son *Manuel d'histoire universelle*, pour jouir, avec une entière liberté d'esprit, de son bonheur domestique rehaussé encore par la présence d'un ami. Ce travail, auquel il apporta la rigueur consciencieuse dont il avait l'habitude, épuisa ses forces. Tout-à-coup son fils tomba gravement malade ; le père au désespoir, partagea ses jours et ses nuits entre les soins qu'il donnait à son enfant et les devoirs du professorat. Les veilles, le travail, la douleur de l'âme vainquirent ses forces. Avant la pleine convalescence du fils, une maladie, dont les ravages furent prompts, atteignit le père. Vaincue par son inquiétude pour son mari et son fils, madame Breyer aussi tomba malade¹⁵. Gloutz, toujours dévoué à ses amis et rempli des attentions les plus tendres pour leurs souffrances, ne quitta

¹⁵ *Éloge funèbre de Breyer, par le Dr et prof. Fréd. Thiersch (Lobschrift auf Carl Wilhelm Friedrich von Breyer, Königlich bayerischer Hofrath, ordentliches residirendes Mitglied der Königl. Akademie der Wissenschaften zu München, Ritter des Civilverdienst-Ordens der bayerischen Krone und Professor der Geschichte am Königl. Lyceum zu München; gelesen bei seiner Todtenfeier in der Kirche der Studienanstalt zu München den 29 april 1818, am Tage nach seiner Beerdigung, von Dr Friedrich Thiersch. München, 1818).*

pas le lit de Breyer ; sa sollicitude était celle d'un fils reconnaissant. Le 30 mars il fut lui-même atteint de la fièvre piteuse qui régnait alors à Munich. Les deux amis ne purent plus se voir, mais ils recevaient des nouvelles l'un de l'autre. Gloutz expira le 14 avril frappé d'apoplexie ; dans ses dernières heures il parla de son pays et de ses amis en paroles entrecoupées ; le dernier mot qui sortit de ses lèvres mourantes fut celui de patrie. On emporta son cercueil hors de la maison à l'insu de Breyer, à qui l'on n'osa point parler de la mort de son ami ; douze jours après , âgé de quarante-six ans seulement, il fut lui-même enlevé à sa femme , à ses enfans , à ses amis , à ses disciples. En 1828 les étudiants suisses de l'université de Munich découvrirent , non sans peine , la sépulture de Robert Gloutz et y firent placer, sur un quartier de roc de six pieds d'élévation, une pyramide triangulaire de granit poli, haute de quatorze pieds et portant des inscriptions sur les trois faces.

Le trait dominant du caractère de Robert Gloutz-Blozheim, qu'il s'agit des choses, des hommes ou de lui-même , était l'amour de la vérité : il cherchait la vérité avec ardeur, et il osait la dire et l'entendre ; il haïssait tout ornement et tout artifice qui l'altérerait. Homme ou historien, il ne louait que ce qu'il estimait louable, il blâmait franchement ce qu'il trouvait à blâmer, et il recevait avec reconnaissance les observations critiques qu'on lui faisait sur sa personne ou ses ouvrages. Personne n'eût à plus juste titre pu adopter la devise : *Malo esse quam videri*. La vue de tant de gens qui suivent la maxime contraire l'avait même jeté dans cet extrême si rare, de ne pas laisser paraître au dehors tout ce qu'il portait de noble en lui, jouissance peu enviée de se sentir meilleur qu'on n'est jugé. Aussi n'était-il pas aimable dans le sens que le monde attache à ce mot, mais digne de l'amour de ceux qui le connaissaient ou le devinaient. Quoique profondément sensible, il n'exprimait ses sentimens qu'avec réserve et avec l'apparence de la froideur. Peu de

jours avant son départ pour l'Allemagne, un de ses camarades d'étude les plus intimes lui écrivit « de ne pas oublier sur le sol étranger sa patrie et ses amis. » Gloutz lui répondit : « Une amitié comme la nôtre devrait s'interdire la phrase. » Les lettres que ses amis possèdent de lui n'offrent jamais ces effusions cordiales qui rendent si attrayante la correspondance de Jean de Muller.

Cette disposition, le manque d'usage du monde, la vue habituelle de médiocrités de toute espèce, peut-être la conscience de sa supériorité le rendaient souvent tranchant et sec dans sa critique; les mots « misérable » « commun » se présentaient trop facilement sur ses lèvres; de là, sa froideur repoussante au premier abord ¹⁴. Ce même homme s'animait quelquefois jusqu'à l'indignation ou l'enthousiasme quand il parlait de la tyrannie des grands, des entraves de la presse, de l'esprit étroit des bourgeoisies et des tribus, de l'oppression religieuse, de la guerre de l'indépendance américaine, des progrès de la civilisation et de l'avenir des peuples. Il aimait avec passion sa patrie, et il ne la quitta que pour la mieux servir comme historien. Tant qu'il y vécut, il ne manqua jamais aux réunions de la *société helvétique*, fondée par le patriotisme et dans l'intérêt du patriotisme. Son admiration pour ses écrivains favoris, Goëthe et Jean Paul, ne connaissait pas de bornes ¹⁵, et il professait une estime chaleureuse pour les écrits des frères Schlegel et de Tieck. Mais rien ne prouve mieux la vivacité de ses sentimens que la générosité de sa bienfaisance.

Gloutz n'était ni un homme de génie, ni ce qu'on appelle proprement un homme d'esprit; mais il possédait une intelligence peu commune secondée par l'application, la persévérance et le courage. Ces mérites, son activité, sa pénétration, son amour de l'exactitude et de l'ordre le qualifiaient

¹⁴ Schinz.

¹⁵ Id.

pour la vie pratique ; sans une mort prématurée , peut-être remplirait-il aujourd'hui un rôle important comme homme d'État. La nature l'appelait bien moins à l'enseignement universitaire auquel il se destinait. Gloutz n'était point éloquent , il n'avait pas cette vivacité d'idées qui captive l'auditoire ; des momens d'entraînement interrompaient rarement ses habitudes de froideur ; sa prononciation vicieuse et indistincte rendait sa parole peu intelligible les premières fois qu'on l'entendait.

Robert Gloutz avait moins conçu l'idée de devenir proprement le continuateur de Jean de Muller ou de marcher sur ses traces que d'écrire un ouvrage à lui sur une partie encore peu connue de l'histoire de la Suisse. Il ne songea surtout point à se faire l'imitateur d'un écrivain avec lequel il n'avait pas de rapport : il reprochait à Muller de peindre avec amour et complaisance ce que son âme aimait à faire admirer , tandis que lui-même voulait la vérité à tout prix et sous quelque forme qu'elle se présentât.

Gloutz ne consentit que sur les sollicitations réitérées du libraire , et comme transaction , à faire paraître son ouvrage sous deux titres , dont l'un le présentait comme continuation de l'histoire de Muller. Peut-être la différence des périodes racontées par les deux historiens exigeait-elle la différence de caractère des deux hommes. Muller a fait l'épopée historique de la gloire nationale ; Gloutz eut en partage une époque de démoralisation profonde , il ne fallait pas moins que sa rude franchise pour en peindre le tableau ; il avait besoin de toute l'élévation de son caractère pour servir son pays en sondant jusqu'au vif les plaies et la honte d'une patrie tant aimée. Il eut ce courage , plus rare et plus méritoire que celui du guerrier , parce qu'il expose , non à la mort , mais à des persécutions de détail , à une malveillance de tous les jours , à d'implacables rancunes.

Un parallèle entre Jean de Muller et Robert Gloutz-Blozheim , écrit par le continuateur de l'un et de l'autre , ne peut

manquer d'intérêt pour les personnes qui étudient l'histoire de la Suisse. Le voici tel que l'a tracé d'une main ferme M. le professeur J. J. Hottinger.

« *Muller* pensa : Je veux devenir grand et voir par moi ma patrie grande et honorée ; heureux de n'avoir pas besoin pour cela de compromettre la vérité. *Gloutz* aurait dit : Je veux être vrai, dussé-je compromettre tous mes amis et louer tous mes ennemis. *Muller* trouva dans la vaste période qu'il choisit, une abondante matière pour montrer les Confédérés sous un jour favorable, il décrivit les époques les plus brillantes et les plus sublimes de l'histoire de la Suisse, les époques où nos ancêtres se montrèrent véritablement grands, héroïques et généreux ; la dernière phase de la guerre de Bourgogne projette seule sur ce tableau l'ombre d'une démoralisation progressive, tandis que la bravoure se montre encore dans tout son éclat. *Gloutz* ne raconte qu'une courte mais bien déplorable période de notre histoire : la générosité de nos aïeux avait disparu ; un ignoble amour des querelles en avait pris la place. Les campagnes d'Italie, les corruptions de toutes parts tentées et subies avec une publicité sans pudeur, l'habitude du vagabondage militaire avaient ruiné la discipline et l'honneur, et ravalé les Suisses au rang de mercenaires des princes ; le scandale des pensions était à son comble ; les prêtres eux-mêmes se laissaient entraîner par le torrent, et la réformation seule put ramener parmi le clergé catholique les mœurs et la décence. Pour être vrai, *Gloutz* ne put guère raconter que des faits dignes de blâme ; il eut peu de grandes et belles parties à sa disposition ; toutefois il aimait à louer les choses louables, comme le prouve le tableau de la bataille de Marignan, où il peignit la valeur suisse se couvrant de gloire, mais non au service de la patrie. Par bonheur il eut aussi en partage la guerre de Souabe, où se présente plus d'un point lumineux. Le style de son ouvrage est uni, serré, d'une simplicité logique, sans ornement, non sans grâce, mais bien éloigné du coloris chaud de *Muller* ; celui-ci entraîne davantage, mais

il avait plus de choses entraînant à dire. Tous deux puisent aux sources, mais *Gloutz* expose la vérité nue, tandis que *Muller* voile peut-être trop les défauts des Confédérés et se montre trop soigneux de leur réputation. L'histoire doit être vraie et impartiale : *Gloutz* semble n'avoir obéi qu'à cette loi. Le cinquième chapitre est un chef-d'œuvre : on y voit les constitutions, le pacte, le culte, l'art militaire, les connaissances et les mœurs des anciens Confédérés ; ce tableau est fort instructif, bien que peu glorieux ; il montre l'indispensable nécessité de la réformation pour le maintien de l'État, et les grands avantages des temps modernes sur les époques précédentes ⁴⁶. »

Outre son volume d'histoire de la Suisse, l'avant-propos de la préface du IV^e tome de *Muller* et les années 1810 et 1813 des Petites affiches de Soleure, Robert *Gloutz* a publié les ouvrages suivants :

Topographisch-statistische Beschreibung des Kantons Solothurn ; im *Helvetischen Almanach* von 1813. Zurich. (*Description topographique et statistique du Canton de Soleure*). Cet écrit fit une grande sensation dans la ville natale de l'auteur par une indépendance de jugement et une franchise de langage auxquelles on n'était pas accoutumé.

Darstellung des Versuches die Reformation in Solothurn einzuführen ; im *Schweizerischen Museum*. Aarau, 1816 ; fünftes Heft. S. 757-817 (*Exposition de la tentative faite pour introduire la réformation à Soleure*) ; ouvrage tracé de main de maître et dans lequel perçait l'aversion de *Gloutz* pour toute tyrannie religieuse.

Handbuch für Reisende durch die Schweiz, nebst einem Anhang von den Merkwürdigkeiten der im Handbuch vorkommenden Ortschaften. Zurich. (*Manuel du voyageur en Suisse*). Quatre éditions publiées du vivant de l'auteur, d'autres réimpressions, une traduction française font l'éloge de

⁴⁶ Cité par *Schinz*.

ce livre , pour lequel l'auteur eut à lutter avec la censure.

Nachrichten von den öffentlichen Lehranstalten in Solothurn und Vorschläge zur Verbesserung derselben. 1818. (*ReNSEIGNEMENS sur les établissemens d'instruction publique à Solothure, et propositions pour les améliorer*). Ce petit écrit, le plus faible qui soit sorti de la plume de Gloutz , signalait assez bien les vices des institutions alors existantes , mais les propositions de l'auteur accusaient son inexpérience pratique.

Il légua , pour ainsi dire , à son canton ses vœux sur l'instruction publique au moment de son dernier départ de la Suisse ; la brochure assez passionnée dans laquelle on combattit ses vues ne parut qu'après sa mort. Malgré ses imperfections, ce dernier écrit , de même que les autres ouvrages de Robert Gloutz , nous montre dans l'écrivain le patriote moral qui regarde l'amélioration des citoyens comme le plus grand service que le dévouement puisse rendre à la patrie.

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR.

Quelques lacunes graves se font remarquer dans l'Histoire de la Confédération de Gloutz-Blozheim. Il nous a paru convenable de les remplir dans le texte même plutôt que dans de longues notes. Pour ne pas rendre l'auteur original responsable de l'œuvre de son traducteur, nous avons enfermé entre les signes [= =] les parties qui nous appartiennent entièrement, et entre les signes || ∞ ∞ || celles dans lesquelles le texte de Gloutz a été combiné avec des données nouvelles. Les conseils de M. Jean-Gaspard Zellwèger et son *Histoire du peuple appenzellois* nous ont essentiellement guidé dans ce travail complémentaire.

Zentralbibliothek Zürich



ZM03412984

